

Critique - Théâtre - Avignon Off

BAAL

Le génie destructeur

À cause de son cynisme et de son égotisme forcené, un jeune surdoué au charisme de gourou finit, avant de se détruire lui-même, par détruire toutes les relations humaines qui l'entourent et qu'il manipule.

Cette adaptation de la première pièce de Brecht, œuvre violente, entre de plain pied dans la férocité de notre temps. Ainsi, Baal, jeune poète aveuglé par lui-même, devient-il une sorte de rocker-slameur provocateur. La femme aimée par son ami Johan est une fillette de 13 ans, que le héros rejettera après l'avoir mise enceinte. Il utilise l'ordinateur et le net. Et l'environnement suggéré par la scénographie, avec ses projections vidéos, ses guitares électriques, son attirail de D.J. appartient à l'univers urbain d'aujourd'hui.

Baal n'a cure ni de religion, ni d'idéologie, ni de compassion, ni d'amitié. Encore moins d'amour maternel et d'amour tout court. Il dévore ses plaisirs à l'instant. Il méprise vieillesse et faiblesse. Jouant avec délectation le rôle d'écrivain maudit, il oublie ce et ceux qui l'entourent. Ceci ne pouvait que mal finir et finit mal.

L'énergie apportée par la troupe déborde. Elle se lit déjà dans ces panneaux de bois suspendu formant un rideau de scène réduit de moitié en hauteur, que l'on ouvre ou ferme bruyamment. Et qui permet aussi de donner une double perception : celle des acteurs, derrière, dont on ne voit que le bas du corps bien réel ; celle de projections très rythmées qui produisent des images en complément à la présence effective des interprètes.

Mais si l'énergie est visuelle et auditive, elle est surtout corporelle. Beaucoup de rôles sont interprétés par les mêmes comédiens. Sans le moindre temps mort, ils changent abruptement de costumes, d'allures, de physionomie même. Ces transformations accroissent encore l'impression de précipitation que le stress engendre.

Menée guitare battante, cette représentation d'une descente vers le néant emporte au galop une histoire qui serait bien celle de ceux qu'éblouissent des succès faciles, des légitimations hâtives, des leurres médiatiques, des provocations fugitives, des repères moraux disparus.

Au-delà de Brecht et de la pièce, le fait que, dans un pays aussi divisé que la Belgique, ce soit joué par une troupe à moitié francophone, à moitié néerlandophone et alternativement dans les deux langues principales du royaume, montre clairement aux politiciens régionalistes que la création artistique est un ferment d'unité dans la diversité.

Michel VOITURIER, Avignon
